

## LA TIARE DE SAÏTAPHARNÈS



*L'Anthropologie* s'est déjà occupée à quatre reprises du fameux couvre-chef en or (appelé improprement *tiare*), qui porte une dédicace du sénat et du peuple d'Olbia au grand roi invincible Saïtapharnès (t. IX, p. 616, 715; t. X, p. 112, 114). Comme il a fait, depuis peu, beaucoup de bruit dans le monde, je vais rappeler brièvement l'histoire de cet objet et des controverses auxquelles il a donné lieu. Tout ce qu'on a publié jusqu'à présent à ce sujet est tellement incomplet et inexact que je crois devoir, comme dans les contes, reprendre les choses d'un peu loin.

En 1893, étudiant le Musée d'Odessa, j'avais été frappé de l'existence d'un certain nombre de faux assez malhabiles, bijoux en or et inscriptions grecques sur marbre ; j'en vis d'autres dans le commerce ou chez des particuliers et les signalai dans la *Revue archéologique* (1893, II, p. 378) (1). Le 30 janvier 1894, Geffroy, alors directeur de l'École française de Rome, écrivit à l'Académie des Inscriptions pour annoncer que le comte Tyskiewicz, amateur polonais établi à Rome, venait de recevoir des objets antiques provenant d'un tombeau de la Russie méridionale (*Comptes-Rendus de l'Acad.*, 1894, p. 30). Ces objets comprenaient un grand plat d'argent, avec représentations analogues à celles du vase de Kertch (*Antiq. de la Russie méridionale*, p. 75), une couronne d'or avec dédicace aux Dieux *patrooi*, une lampe en argent avec dédicace à Zeus Sôter, un lécythe en or, une boîte en or avec, sur le couvercle, un griffon ailé, un petit cratère d'or

(1) M. Lemmé, négociant à Odessa, et M. le prof. Ouspensky avaient eux-mêmes acquis de ces objets qu'ils me firent voir.

avec inscriptions au pied, une quarantaine de plaquettes d'or, portant les unes un double masque, les autres des têtes d'aigles, plusieurs colliers, bracelets, pendants d'oreille, etc. Le 13 mars 1894, M. Geffroy écrivit que des doutes sérieux s'étaient élevés au sujet de l'authenticité de ces objets (*Comptes-rendus*, 1894, p. 126). Dans l'intervalle, j'avais publié une note dans la *Chronique des Arts* (17 février 1894), où, insistant sur l'activité des faussaires en Russie, j'écrivais ceci : « Ce qui doit le plus effrayer les amateurs, c'est la multiplication des objets faux en or et en argent. Pour ceux-là, aucun criterium n'est applicable, les matières précieuses ne subissant aucune altération avec le temps. On peut seulement les juger d'après le style, mais les faussaires le savent bien : aussi ai-je constaté avec terreur que les figures en relief d'un objet en or prétendu d'Olbia étaient copiées très exactement sur celles d'un bas-relief de la villa Piniana, gravé dans le recueil de Visconti ! »

Mon excellent ami Tyskiewicz était déjà fort malade et tourmenté de cruelles insomnies. Je le priai d'en profiter pour jeter par écrit, au crayon, ses souvenirs de vieux collectionneur. Ces notes hâtives me servirent à rédiger les amusants articles qui parurent, sous son nom, dans la *Revue archéologique* de nov.-déc. 1895 à nov.-déc. 1897. On y trouve le récit de la mystification qui motiva la correspondance de Geffroy avec l'Académie (*Rev. arch.*, 1897, II, p. 169) : « Un Russe fort riche, étant venu passer l'hiver à Rome, me parla d'une trouvaille, comprenant des objets en or et une plaque en argent avec sujet en relief et légendes grecques, qui avait été faite dans un tumulus des environs d'Olbia et achetée par lui. Sur sa demande, et après m'avoir montré les photographies de ces objets, il consentait à me les céder pour une somme relativement importante. On écrivit en Russie et mon acquisition arriva bientôt à Rome. Je vis les objets, j'en fus ébloui et enchanté... Il est bon d'ajouter que les objets faux étaient mêlés à des bijoux vraiment antiques, mais de moindre importance. Je m'empressai de montrer mon nouveau trésor à quelques amis et M. Geffroy... envoya un rapport à ce sujet à l'Académie... Sur ces entrefaites, le comte Grégoire Stroganoff, venant de Russie, arriva à Rome et vint me voir. Au premier aspect de mes emplettes, il se mit à crier : *Musica! Musica!* terme employé à Rome pour désigner les objets faux. Je fus littéralement consterné... Le comte me raconta alors tout ce qu'il savait sur ces falsifications. Il venait directement d'Odessa, où il avait vu un très grand nombre d'objets en or fabriqués à Kertch et en Roumanie. Une grande collection d'objets en or avait été récemment achetée à Odessa par le Musée de l'Ermitage, et cette collection aussi renfermait des objets faux dus aux mêmes fabriques (1) .. Je me rendis alors chez le Russe qui m'avait vendu tous ces bijoux et lui exposai ce que le comte Stroganoff m'avait dit. Le Russe ne fit aucune difficulté pour reprendre le lot, qu'il réexpédia en Russie, et me rendit mon argent. Depuis, j'ai eu l'occasion de voir à plusieurs reprises des bijoux, coupes, plats en or et en argent, tous de la même fabrication ; il ne me fut pas difficile d'y reconnaître la main du même faussaire. Plusieurs de ces objets ont même trouvé place dans des musées ; mais la plupart ont été repoussés et ont été chercher asile chez des collectionneurs d'Allemagne. »

Malgré la publicité donnée à la déconvenue du comte Tyskiewicz, les faussaires furent sur le point, l'année d'après (1895), de remporter une victoire

(1) J'ai lieu de croire qu'il s'agit de la collection Lemmé.

éclatante aux dépens du Musée de Berlin. Ils lui offrirent une couronne en or ornée de reliefs et pourvue d'une inscription grecque que le vieux Curtius admira beaucoup et qu'il présenta à la Société archéologique de Berlin (*Archæologischer Anzeiger*, 1893, p. 164). L'objet était donné comme provenant d'Olbia ; suivant l'inscription, Kallinikos, fils d'Euxénor, archonte d'Olbia, avait voué cette couronne à Achille Pontarque, Kallisthénès étant prêtre, à la suite d'une victoire remportée sur les Scythes. Au dernier moment, l'intervention d'un archéologue (Dressel, je crois) empêcha le Musée de Berlin de donner dans le panneau. La couronne, qui est un faux ridicule, fut renvoyée au consul d'Allemagne à Nikolaïeff, M. Frische, lequel, me dit-on, la possède encore (1).

Ainsi, les personnes au courant (et j'étais du nombre) avaient tout lieu de se méfier des objets d'or arrivant sur le marché avec l'indication de provenance : *Olbia*. Mais les faussaires devaient aussi être avertis et il était à supposer qu'ils attribueraient désormais une autre provenance à leurs produits.

En janvier 1896, deux marchands d'antiquités de Vienne annoncèrent l'arrivée prochaine d'un négociant en blé d'Otchakoff (à l'est d'Odessa), porteur, assureraient-ils, de merveilleux objets en or. Ce négociant était Hochmann, qui, avec son frère, paraît avoir joué un rôle important dans le commerce des antiquités apocryphes. Hochmann passa d'abord par Lemberg, où il chercha vainement un acquéreur pour sa marchandise ; puis il arriva, avec quelque retard, à Vienne. Il était porteur de la tiare et des bijoux que devait acquérir le Louvre et montrait en même temps des verreries et d'autres objets qu'il disait provenir de la même fouille. Questionné d'abord par M. Szombathy (2), le conservateur-adjoint du Musée préhistorique, qui remarqua que la tiare n'était pas intacte, il raconta que cet objet avait été découvert écrasé et cabossé, mais *qu'il l'avait fait redresser et réparer par un orfèvre d'Odessa*. Le lieu de la découverte lui était d'ailleurs connu ; les paysans, auteurs de la trouvaille, l'y avaient conduit. C'était, suivant sa description, un temple de marbre dans lequel on descendait par un escalier. M. Szombathy reconnut qu'il s'agissait d'une grande tombe, mais vit, dans la description naïve qu'on lui faisait, une preuve de la bonne foi du vendeur.

Quoi que l'on ait pu dire depuis, les archéologues viennois (MM. Benndorf, R. von Schneider, Hoernes, Bormann) examinèrent la tiare à loisir, la déclarèrent authentique et regrettèrent que le prix demandé (70.000 florins) ne permit pas d'en faire l'acquisition (3). M. Benndorf, professeur d'archéologie classique à l'Université de Vienne, rédigea même à ce sujet un rapport très formel, où

(1) Le *Temps* du 25 mars 1903 a publié des dessins d'après des photographies de cette couronne et du plat offert au comte Tyskiewicz.

(2) Ce qui suit m'a été rapporté par M. Szombathy dans une lettre du 6 avril 1903 ; j'en ai fait connaître le contenu dans le *Temps* du 14 avril et M. Szombathy l'a confirmé, en se nommant, dans la *Neue Freie Presse* du 16 avril.

(3) M. de Schneider eut des doutes, qu'il retira après une longue conversation avec M. Benndorf ; mais, comme son chef hiérarchique Kenner, il s'abstint de toute démarche en vue de faire acquérir la tiare. Les amateurs viennois, Wilzeck, Rothschild, Dumba, Maulhner, etc., virent également cet objet et l'admirent (Vogel, *Temps* du 23 avril 1903). — On a prétendu (*Temps* du 30 mars 1903) que les marchands avaient quitté Vienne pour ne point laisser examiner l'or de la tiare à la Monnaie ; mais qu'est-ce qu'un pareil examen aurait pu prouver ?

il relata comment l'étude directe de l'objet avait eu raison de tous ses doutes (rapport traduit dans le *Figaro* du 2 avril 1903) (1).

Hochmann n'avait de passeport que pour un mois. Comme les négociations, à Vienne, traînaient en longueur et qu'il était obligé de rentrer à Otchakoff, il céda les objets pour 30.000 francs environ aux deux marchands ou courtiers, nommés Vogel et Szymanski, à la condition qu'ils partageraient avec lui le bénéfice, s'ils réussissaient à en tirer un meilleur prix. Hochmann avait déjà échoué à Lemberg et à Vienne; il s'était vainement adressé par lettre au Musée Britannique, où M. Murray avait été mis en défiance par la provenance alléguée; désormais, c'est Vogel et Szymanski qui vont poursuivre la campagne (2).

Arrivés à Paris en mars 1896, ils offrirent les bijoux à M. Laferrière, alors président du Conseil d'État. M. Laferrière avertit M. Kaempfen et M. de Villefosse (3); la tiare fut examinée par les conservateurs du Louvre et reconnue authentique. Comme les marchands se disaient très pressés et obligés de partir pour Londres, le conservatoire des Musées fut convoqué et appelé à prendre une décision. C'est à cette séance que je vis pour la première fois la tiare et les bijoux. Après avoir d'abord manifesté de vives inquiétudes, je reconnus que les objets ne ressemblaient pas aux faux nombreux que j'avais vus à Odessa; l'achat fut voté à l'unanimité et ratifié, sans objection, par le Conseil des Musées, qui décide en dernier ressort des acquisitions importantes. La tiare et les bijoux furent payés 200.000 francs. Comme les vendeurs insistaient pour être payés tout de suite, on emprunta la somme nécessaire à MM. Corroyer et Th. Reinach, auxquels elle a depuis été remboursée. Quelques jours après, le 1<sup>er</sup> avril, les nouvelles acquisitions furent présentées à l'Académie des Inscriptions et le président, M. Gustave Schlumberger, adressa à M. de Villefosse, conservateur des Antiques, les félicitations de l'Académie (*Comptes rendus*, 1896, p. 133).

M. de Villefosse publia, à cette occasion, la première description qui ait paru de la tiare (*ibid.*, p. 136-142, avec une planche). Il rappela qu'on avait autrefois découvert à Olbia une longue inscription grecque qui relate que la ville était durement pressée par un roitelet scythe des environs, Saïtapharnès (4). Un

(1) Suivant M. Benndorf, les objets ont été découverts dans la chambre sépulcrale d'un tumulus. Il les a étudiés, dit-il, avec MM. de Schneider, Hans Macht et Folnesics : « J'en ai abordé l'examen avec un profond scepticisme... Mais, après mûre réflexion, d'accord avec les experts qui m'accompagnaient, je puis déclarer de la manière la plus affirmative que l'authenticité est hors de doute. » Une copie de ce rapport de M. Benndorf appartenait à un amateur de Paris; c'est sans l'aveu de M. Benndorf qu'il a été publié en 1903. Entre temps, l'auteur avait complètement changé d'avis.

(2) Vogel a raconté qu'il avait connu Hochmann à Vienne par Szymanski, décédé depuis.

(3) « L'objet me parut fort beau, mais le Louvre n'était pas assez riche pour en faire l'achat. M. Edm. de Rothschild, qui fut mis au courant des hésitations du Conseil, me dit que, si nous ne nous décidions pas, il achèterait la tiare pour son propre compte. » (Héron de Villefosse, dans la *Fronde* du 23 mars 1903.

(4) Ce nom, devenu populaire, paraît se rattacher à celui des Σείροις des environs d'Olbia; la seconde partie, *σαρνής*, est analogue au second élément du nom persan Tissapharnès. M. Émile Massard a écrit dans la *Patrie* du 27 mars 1903 : « Le mot Saïtapharnès vient du grec *Sita*, corruption du nom de Sidon, et de *pharnès*, qui signifie danseur. » (!) Un moulage de l'inscription de Saïtapharnès, où il est question

généreux citoyen, Protogène, intervient plusieurs fois pour permettre à Olbia de faire face aux exigences de son incommode voisin. « A diverses reprises, Protogène avait offert à Saitapharnès des présents pris sur sa fortune personnelle. Un jour, le roi se présenta sur les bords de l'Hypanis, réclamant le tribut. Protogène se rendit à sa rencontre et lui offrit 900 pièces d'or. Saitapharnès, mécontent de cette offrande qu'il jugeait insuffisante, entra dans une grande colère et déclara la guerre. La guerre n'eut probablement pas lieu. Les riches marchands d'Olbia étaient gens trop pratiques et trop avisés pour se lancer dans une telle aventure ; ils apaisèrent le roi par de nouveaux présents... C'est peut-être à cette occasion qu'ils lui offrirent la tiare dont le Louvre vient de faire l'acquisition » (*ibid.*, p. 137-138). M. de Villefosse décrivait ensuite la décoration de la tiare : 1° les murailles d'une ville flanquées de hautes tours ; 2° deux bas-reliefs représentant des scènes empruntées à l'*Iliade*, l'ambassade des Grecs à Achille, auquel Ulysse ramène Briséis, et le bûcher de Patrocle ; 3° une petite frise relative aux mœurs des Scythes, avec des animaux divers.

Comme tous ceux qui, après lui, ont commenté la tiare, soit pour la défendre, soit pour l'attaquer, M. de Villefosse ne reconnut pas le sens d'un épisode de la petite frise, que j'ai longtemps mal compris comme tout le monde. On y a vu jusqu'à présent trois groupes : 1° un Scythe domptant un cheval à l'aide d'un lasso ; 2° un Scythe en prière devant un chaudron ; 3° un autre Scythe domptant un cheval renversé. Cet exemple unique du « culte du chaudron » m'avait vivement frappé et c'est à cette scène que je faisais allusion (*L'Anthropologie*, 1898, p. 717) lorsque je promettais d'y consacrer une étude spéciale le jour où la question de l'authenticité serait vidée. Au mois d'avril 1903, en pleine controverse, j'ai reconnu que nous avions tous fait fausse route : les scènes figurées se rapportent au sacrifice du cheval, tel qu'il est décrit dans Hérodote IV, 60) et le chaudron, loin d'être l'objet d'un culte, est le récipient où l'on doit faire cuire la viande de cheval. La corrélation entre le texte d'Hérodote et les reliefs est presque absolue.

M. Étienne Michon publia la tiare, avec une planche, dans la *Gazette des Beaux-Arts* du 1<sup>er</sup> mai 1896 (p. 413) ; elle fut également reproduite par M. André Falize, par M. R. Forrer et même dans des journaux quotidiens comme le *Temps*.

Après le départ des marchands de Vienne, M. Bucher, directeur du Musée d'art industriel, avait déclaré que la tiare était fautive ; mais aucun savant ne partagea son avis. Le comte Tyskiewicz, qui était à Rome, ne l'avait pas vue et, bien que sollicité par les marchands, avait refusé d'aller la voir à Venise, sur le chemin de Vienne à Paris. Le nom d'Olbia lui rappelait de trop désagréables souvenirs. Quand il sut qu'elle avait été acquise par le Louvre, il écrivit à son ami M. Froehner pour avoir son avis. M. Froehner répondit que l'authenticité était incontestable. Le comte Tyskiewicz insista et réussit un moment à l'ébranler ; mais bientôt, ayant revu la tiare, M. Froehner, convaincu surtout par l'excellence de l'inscription, déclara que l'objet était au dessus de tout soupçon (lettre du comte Tyskiewicz, publiée dans le *Temps* du 24 mars 1903).

Sur ces entrefaites, le célèbre archéologue de Munich, M. Furtwaengler, arriva à Paris. Il vint me voir en sortant du Louvre et me parla de différentes choses des Gaulois, figure au Musée de Saint-Germain ; j'ai dû l'estampage à l'obligeance de M. le comte Bobrinsky.

qui l'avaient intéressé. A ma question : « Que dites-vous de la tiare ? » il répondait obstinément en parlant d'autre chose. Je finis par lui dire en grec : *Μήπως πιστεύετε ότι είναι κίβδηλον* (pensez-vous peut-être que ce soit un faux ?). Alors il me déclara qu'il la tenait pour archi-fausse, non moins que les bijoux qui l'accompagnaient, mais qu'il ne croyait pas devoir en parler. Je l'exhortai, au contraire, à s'en ouvrir aux conservateurs du Louvre, qui étaient, comme lui et moi, désireux de savoir la vérité. M. Furtwaengler s'exécuta, parla brièvement à un savant de mes amis, mais ne le convainquit pas.

Un des motifs extrinsèques que l'on eut de croire à l'authenticité des objets fut l'adhésion sans réserves de M. de Kieseritzky, conservateur du Musée de l'Ermitage. Il s'était rendu à Paris en juin 1896, sûr d'avance que la tiare était fausse ; après quelques instants d'examen, il revint sur cette impression première et, jusqu'en septembre 1901, ne cessa de soutenir que tiare et bijoux étaient également de travail grec.

Pareille aventure arriva au comte Grégoire Stroganoff. Il accourut à Paris, ayant appris par ses amis de Saint-Petersbourg que le Louvre venait d'être grossièrement trompé. Il alla droit chez M. Feuarent, le marchand d'antiquités bien connu, et se mit à déplorer la crédulité du Louvre. M. Feuarent lui conseilla d'aller voir l'objet. Une heure après, le comte Stroganoff rentrait, en coup de vent, dans le magasin de la place Louvois : « Il faut être *enragé*, s'écria-t-il, pour contester l'authenticité de la tiare » ! Il écrivit aussitôt à ce sujet au comte Tyskiewicz, mais ne put avoir raison des doutes de son ami, que la provenance *Olbia* faisait frémir.

Cela se passait au printemps de 1896, peu de jours avant que M. Furtwaengler quittât Paris. Vers la même époque, je priai une personne d'Odessa d'aller demander l'avis de M. Lemmé. Ce dernier n'avait pas vu la tiare, il n'en connaissait même pas de photographie, mais il n'hésitait pas à l'attribuer à l'officine de faux d'Otchakoff, d'où étaient sortis le diadème célébré par Curtius et divers objets achetés par des amateurs de Francfort. Le bruit que le Louvre avait été volé courut bientôt dans toute la Russie et se répandit de là en Allemagne.

Les premiers archéologues qui nièrent publiquement l'authenticité de la tiare furent M. Wesselowsky, de Saint-Petersbourg (*Noviè Vremia*, 19-31 mars 1896) (1) et M. de Stern, conservateur du Musée d'Odessa. Ce dernier fit au Congrès archéologique de Riga, en août 1896, une communication sur les produits des faussaires de la Russie méridionale et n'hésita pas à affirmer que la tiare était du nombre. Ni M. Wesselowsky, ni M. de Stern n'avaient alors vu la tiare ; d'ailleurs, la communication de M. de Stern ne parut qu'en 1897 et ne devint accessible au grand public que le 22 juin 1897, lorsque la *Philologische Wochen-*

(1) Cet article fut reproduit dans le *Petit Journal* et dans la *Revue encyclopédique*. M. Arsène Alexandre en prit texte pour attaquer violemment les conservateurs du Louvre dans le *Figaro* du 8 juillet 1896 ; le directeur des Musées nationaux, M. Kaempfen, répondit dans le même journal, le 18 juillet, en alléguant l'opinion favorable de M. de Kieseritzky. M. Alexandre avait fait la partie belle à ses adversaires en écrivant : « On devrait se convaincre une bonne fois que nulle part il n'existe plus un objet d'art ancien de quelque valeur qui soit inconnu. Il faut être naïf comme un conservateur de musée, ou ignorant comme un directeur des beaux-arts, pour croire que le trésor artistique de l'humanité n'est pas catalogué jusqu'au moindre tessou ». Cela rend rêveur.

*schrift* de Berlin en publia un résumé en allemand. Entre temps, l'orage de la polémique avait été déchaîné par M. Furtwaengler dans la revue *Cosmopolis* (août 1896, p. 572 et suiv.).

Les arguments allégués par M. Furtwaengler contre la tiare et les bijoux sont loin d'être tous dignes d'attention. On peut soutenir une thèse juste avec des raisons qui ne valent rien, comme une thèse fautive avec des raisons plausibles. L'avenir, qui révise les procédures comme les arrêts, dira que M. Furtwaengler n'a pas toujours été bien inspiré lorsqu'il s'est occupé de cette affaire. Pour les objections de détail qu'il souleva d'abord, je me contente de renvoyer aux réponses qui lui furent faites par M. H. de Villefosse (*Cosmopolis*, septembre 1896), et par M. Théod. Reinach (*Gazette des Beaux-Arts*, 1<sup>er</sup> septembre 1896). MM. Foucart et Holleaux démontrèrent que l'inscription, incriminée par M. Furtwaengler, était d'une rédaction irréprochable (*Comptes-rendus de l'Acad. des Inscr.*, 7 août 1896, p. 306; *Revue archéol.*, 1896, II, p. 158). M. Lechat déclara que « tous les arguments allégués par M. Furtwaengler ont été des coups de massue dans le vide » (*Revue des Études grecques*, 1896, p. 477). Je résumai la question dans la *Nation* de New-York (27 août 1896), en concluant que les arguments en faveur de l'authenticité étaient les plus forts. C'était aussi l'avis d'un archéologue allemand, M. Koepp (*Allgem. Zeitung*, 18 août et 15 septembre 1896). Mais, en dehors de lui et de M. de Kieseritzky, la tiare n'eut bientôt, en Europe, que des ennemis déclarés ou des partisans muets; parmi ces derniers, des défections se produisirent bientôt; MM. Benndorf et R. von Schneider, à Vienne, passèrent au camp de M. Furtwaengler (1).

Au mois de juin 1897, M. de Stern raconta, dans la *Philologische Wochenschrift* de Berlin, que l'auteur de la tiare était un ciseleur d'Odessa nommé Rachoumowsky; il convenait, cependant, que ce dernier ne lui avait pas fait d'aveux. Rachoumowsky écrivit à un journal d'Odessa une lettre qui fut traduite dans le *Journal des Débats* et où il protestait contre l'honneur que voulait lui faire M. de Stern (3 octobre 1897). Avant la publication de cette lettre, M. Lechat avait pris position dans un article spirituellement tourné (*Revue des Études grecques*, 1897, p. 382-384). « S'il plaisait, écrivait-il, au sieur Rachoumowski de se dire l'auteur de la tiare, faudrait-il donc le croire sur parole? » Et il insistait sur la nécessité de publier les objets faux venus de Russie, diadèmes, couronnes, fourreaux de glaives, afin de comparer ces productions nouvelles à la tiare : « Ce que je demande, c'est un *Corpus* des faux antiques de Rachoumowski et C<sup>ie</sup>; on verra d'un coup d'œil si la tiare est déplacée ou non dans cette société. »

Entre temps, M. Furtwaengler avait amené sa grosse artillerie. Dans un volume intitulé *Intermezzi*, qui parut en septembre 1896, il consacra à la tiare tout un chapitre où ses arguments du *Cosmopolis* reparurent un peu améliorés. Et pourtant — j'en appelle de nouveau à l'équitable avenir — pas un de ces arguments n'était de force à entraîner la conviction. Mon frère Théodore, qui avait déjà répondu à l'article de *Cosmopolis* dans la *Gazette des Beaux-Arts*, revint à la charge dans la *Revue archéologique* (1899, I, p. 337) et prouva à M. Furtwaengler qu'une de ses objections, fondée sur le type des Vents

(1) « Trois de nos savants les plus compétents, écrit M. Murray (*Temps* du 25 mars 1903), ont toujours soutenu l'authenticité de la tiare. » Il s'agit, je crois, de Franks et de sir John Evans; je ne connais pas le troisième.

attisant le bûcher de Patrocle, pouvait être aisément écartlée. Le ton de l'article était vif; M. Furtwaengler me dit qu'il n'y répondrait pas et, sauf une mention rapide dans un travail spécial sur les faussaires (*Neuere Fälschungen nach Antiken*, 1899, p. 30, 31) (1), il n'a plus, que je sache, écrit une seule ligne à ce sujet. La discussion, pour le moment, paraissait épuisée. Le dernier article sur la tiare que j'aie noté, avant la reprise de la controverse en 1903, est de M. Edmond Pottier (*Temps* du 14 février 1901; cf. *Rev. archéol.*, 1901, I, p. 295). M. Pottier y décrivait le trésor de Pétroussa, exposé à Paris en 1900 : « La grande patère d'or, disait-il, offre, dans un style plus barbare et plus gauche, les plus curieuses ressemblances avec la fameuse tiare de Saitapharnès, qui souleva tant d'orages. Aux yeux des juges impartiaux, la comparaison éclaire la question d'un jour inattendu et prouve que tout est loin d'être dit sur l'histoire de l'orfèvrerie antique. Il faut se résigner à apprendre là beaucoup de choses nouvelles; tant pis pour les « connaisseurs » qui aiment à résoudre les problèmes en un clin d'œil ou un haussement d'épaule ».

Cependant les faussaires de la Russie méridionale avaient, à deux reprises, occupé les tribunaux. Au commencement de 1897, Vogel et Szymanski furent traduits en justice par Hochmann à Vienne; ils refusaient de partager avec ce dernier les bénéfices énormes qu'ils avaient réalisés à Paris, sous prétexte que Hochmann leur avait vendu des faux. M. Szombathy, appelé en témoignage, dit qu'il ne voyait pas de motifs de suspecter l'authenticité de la tiare et des bijoux. Le procès n'alla pas jusqu'au bout; les parties transigèrent. Vogel a dit (*Temps* du 23 avril 1903) qu'il avait remis 86.000 fr. à Hochmann, 40.000 à Szymanski et qu'il en avait gardé 74.000; c'est donc qu'il avait fini par dédommager Hochmann. En second lieu, un amateur de Kichinew, M. Souroutchan, intenta un procès à la maison Hochmann, qui lui avait vendu quantité d'objets faux en or. M. de Stern fut appelé comme expert et déclara les objets faux; un orfèvre d'Odessa, M. de Moret, témoigna qu'ils avaient été fondus chez lui et retouchés par Rachoumowsky. J'ignore comment se termina cette affaire, dont M. de Stern a parlé une seule fois (*Berliner philologische Wochenschrift*, 1897, p. 768). M. de Moret écrivit d'ailleurs au *Journal des Débats* (3 octobre 1897) : « Ma fabrique n'a jamais produit d'objets qui puissent induire en erreur qui que ce soit. »

Depuis l'achat de la tiare par le Louvre, j'avais reçu à diverses reprises la visite de courtiers qui venaient me montrer des objets d'or évidemment faux, vases, sandales, fourreaux d'épée, etc., tous censés provenir de la Russie méridionale. Plusieurs de ces objets furent également portés au Louvre et naturellement repoussés. Les inscriptions étaient d'une incorrection ridicule, le travail flou, les motifs souvent absurdes (2). Mais, en 1898, il se produisit un fait nouveau. On

(1) Voir, sur ce livre, mon article dans la *Revue critique*, 1899, I, p. 243. M. Pottier a, depuis, établi l'authenticité d'un vase du Louvre déclaré faux par M. Furtwaengler (*Rev. archéol.*, 1900, II, p. 181) et l'on a donné de bonnes raisons pour croire authentique une tête archaïque du Musée de Berlin, également condamnée par M. Furtwaengler (*Rev. archéol.*, 1902, II, p. 163).

(2) M. Read, du British Museum, vit et refusa plusieurs de ces objets à Paris, au printemps de 1897. Un lot important fut acquis par une maison de Londres et ensuite par M. Pierpont Morgan, qui en fit cadeau au Musée métropolitain de New-York.



apporta au Louvre, et je pus longuement examiner à côté de la tiare, en compagnie de MM. de Villefosse, Pottier, etc., un rhyton orné de reliefs et un gorgerin en or qui paraissaient, le premier surtout, *du même travail que la tiare*. Le rhyton était une falsification très habile, qui se trahissait pourtant par sa forme incorrecte et par l'accumulation des motifs, empruntés à la vie des Scythes dans la steppe. Plus tard, ces objets furent acquis par un amateur parisien, chez lequel je les revis en compagnie d'un groupe en or massif, de la même technique, mais très mauvais, représentant Athéna qui retient Achille prêt à se jeter sur Agamemnon.

C'est sous l'impression de ce « fait nouveau » que j'écrivis l'article publié dans *L'Anthropologie* de 1898 (p. 715-717). De deux choses l'une, y disais-je : ou bien la tiare, découverte clandestinement il y a une dizaine d'années, a servi de modèle à une officine de faussaires, qui ont essayé d'écouler les contrefaçons avant de se défaire de l'original ; ou bien la tiare du Louvre est le chef-d'œuvre de cette officine. Et je conclusais : « A l'heure actuelle, je pense qu'aucun archéologue n'a le droit d'être absolument affirmatif au sujet de la tiare » (p. 717) (1).

M. Max. Collignon, qui publia la tiare dans les *Monuments Piot* de 1899 (t. VI, p. 1-59, pl. I-IV), fit suivre son long mémoire d'un *post-scriptum* qui trahissait des inquiétudes causées par la vue des mêmes objets qui m'avaient troublé et cita, pour y adhérer sans réserves, la conclusion de mon article de *L'Anthropologie* (p. 59).

M. de Stern, que j'avais visé, répondit dans *L'Anthropologie* de 1899 (p. 112) ; de mon côté, je fis valoir une fois de plus combien la tiare était supérieure, au point de vue archéologique et artistique, à tous les faux que j'avais vus et je maintins que l'authenticité de la tiare devait être présumée jusqu'au jour où l'on établirait le contraire (p. 116) (2).

Mes amis savent combien cette question me tourmentait. J'avais prié que l'on fit des recherches à Odessa ; les personnes qui s'en chargèrent, à qui j'avais indiqué le ciseleur *Razoumowsky*, ne purent le découvrir (il s'appelle *Rouchoumowsky*). Vers la fin de 1898, le comte Grégoire Stroganoff — le même qui avait crié *Musica* au comte Tyskiewicz — était venu me voir à Paris et m'avait montré une lettre de M. de Kieseritzky toute en faveur de l'antiquité de la tiare. Le Musée de l'Ermitage, y était-il dit, avait acquis deux objets de style identique, qu'on disait avoir été découverts près d'Olbia, en indiquant avec précision la date et l'emplacement de la trouvaille. M. de Kieseritzky fit procéder à une

(1) Je ne me suis jamais départi de cette réserve, quoi qu'aient essayé de me faire dire les *reporters* en mars-avril 1903. Rien n'est plus difficile que de faire comprendre à un journaliste en quoi consiste le doute scientifique. Un seul m'a bien entendu ; je reproduis quelques lignes de son article (*Gil Blas*, 7 avril 1903) : « Mais, dira-t-on, M. S. Reinach a soutenu l'authenticité de l'objet, lorsque M. Elina s'en est déclaré l'auteur. — En réalité, M. S. R. a dit tout simplement que des savants compétents avaient conclu à l'authenticité, que cette authenticité ne pouvait être niée à plaisir, sans examen approfondi, et que M. Elina ne devait pas être pris au sérieux ».

(2) J'ai répété la même chose au printemps de 1903 ; comme on affectait de mal interpréter cette pensée très simple, je l'ai développée dans le *Temps* du 30 mars : « L'authenticité d'une œuvre d'art n'est établie que lorsque l'*avocat du diable* a été réduit au silence, lorsque toutes les objections possibles et raisonnables ont été écartées ».

enquête par la police, qui confirma les affirmations du vendeur. Le comte Stroganoff était persuadé de l'authenticité de la tiare; sur sa demande et sous ses yeux, j'écrivis à M. de Kieseritzky pour obtenir des photographies des nouveaux objets; mais M. de Kieseritzky, sans doute absorbé par ses travaux, n'eut pas le loisir de me répondre.

J'allai à Saint-Petersbourg au printemps de 1901. Sauf M. de Kieseritzky, tous les archéologues que j'y vis, M. Smirnof, le comte Bobrinsky, le comte Tolstoï, M. Kondakoff, déclaraient la tiare fausse; mais les objets faux qu'ils me montraient étaient tous du style des *mauvaises* falsifications que j'avais vues à Paris. M. de Kieseritzky me fit voir les deux objets dont il avait entretenu par lettre le comte Stroganoff; ils étaient du même travail que la tiare et semblaient y avoir appartenu en qualité de pendeloques ou de couvre-joues. J'en demandai vainement des photographies ou des empreintes, ainsi que la copie du rapport de police dont le comte Stroganoff m'avait parlé. M. de Kieseritzky me promit tout cela pour « un peu plus tard », mais il ne m'envoya jamais rien.

J'ai su depuis, mais en 1903 seulement, que M. de Kieseritzky, à la fin de 1901, avait changé d'avis; il était allé à Odessa en septembre, avait vu Rouchoumowsky, s'était convaincu qu'il était l'auteur d'une *grande partie* de la tiare et en avait averti le Musée du Louvre. Cela a été raconté par M. de Stern dans la *Gazette de Francfort* (5 avril 1903); mais personne, au Louvre, ne m'en a jamais parlé.

La crise décisive fut le résultat d'une « fumisterie ». Un artiste montmartrois, M. Mayence dit Elina, sous le coup de poursuites pour avoir falsifié des dessins de Pille, déclara au juge d'instruction Roucart qu'il était l'auteur de la « couronne de Sémiramis » (17 mars 1903). Puis il rectifia: il s'agissait de la tiare de Saitapharnès (1). Immédiatement, le public assiégea la vitrine du Louvre et la polémique commença. Consulté par des journalistes, je déclarai qu'Elina avait un rival, *Razoumowsky (sic)*, qui avait été désigné, dès 1896, comme l'auteur de la tiare, mais que les efforts faits pour le trouver, ainsi que l'offre publique d'une belle situation dans une maison de Paris pour un ciseleur aussi habile (*Anthropologie*, 1899, p. 115), étaient restés sans résultats. Là dessus, un orfèvre russe d'Odessa, établi à Paris depuis 1897, et une dame d'origine danoise, écrivirent au *Matin* (23 mars) que « Rouchoumowsky » leur était bien connu, que c'était un ciseleur de grand talent et qu'il était bien l'auteur de la tiare. L'objet fut retiré de la salle du Louvre pour le soustraire à l'indiscrète curiosité de la foule et tout le monde comprit que l'ère des discussions académiques était close. Un correspondant du *Figaro* télégraphia d'Odessa que le ciseleur était prêt à venir à Paris pour 1.200 francs et à fournir la preuve que la tiare était son œuvre (25 mars). Le ministère de l'Instruction publique autorisa le consul de France à Odessa à faire les diligences nécessaires. Entre temps, Elina s'était rétracté (26 mars), déclarant qu'il avait voulu faire « une bonne farce » (2) et

(1) Elina disait que la tiare avait été fabriquée par feu Baron, dans son atelier de Laguy, sur la maquette qu'il avait fournie et pour le compte du fameux collectionneur Spitzer (mort en 1893). Il parlait aussi de cadavres transformés, par les soins de faussaires, en momies égyptiennes, d'une mission « envoyée par M. Alphonse de Rothschild » en Basse-Crimée et en Nubie (*sic*), etc. Pendant quelques jours, ces effroyables inepties ont été répétées par tous les journaux.

(2) Le public avait déjà pris l'habitude de parler de la « tiare de Montmartre ».

M. Clermont-Ganneau, membre de l'Institut, avait été désigné par le ministre pour procéder à une enquête sur la tiare, bien que protestant de son incompetence en archéologie grecque : « Je suis, dit-il spirituellement, dans la situation d'un spécialiste oculiste qu'on appelle en consultation pour une maladie des oreilles » (*Le Temps*, 29 mars 1903).

Avant d'interroger Rouchoumowsky, M. Clermont-Ganneau observa certains indices qui le disposèrent à croire que la tiare était fausse et il remit à ce sujet, au ministre, une note qui n'a pas été publiée (voir le *Temps* du 13 avril). Les longues conversations de l'enquêteur avec le ciseleur, qui se sont poursuivies pendant trois semaines à l'aide d'un interprète, n'ont fait que forlifier M. Clermont-Ganneau dans sa conviction (*Temps* du 20 avril).

D'après des notes assez sibyllines publiées par divers journaux, le ciseleur aurait eu pour modèles, non seulement des ouvrages à gravures, mais des fragments authentiques d'un ou plusieurs objets similaires. Je ne sais rien touchant la nature de ces fragments, qui comprendraient l'inscription avec les murailles et une partie du haut de la tiare, déclarée authentique par MM. Murray et Stern. Les ouvrages signalés par Rouchoumowsky sont les *Antiquités de la Russie méridionale* (édition russe) et le *Bilderatlas* de Weisser (2<sup>e</sup> édition). Dans ce dernier album sont réunies des gravures d'après divers monuments que l'on avait déjà rapprochés de certaines figures de la tiare ; ainsi tombe, en partie du moins, l'objection familière aux partisans de la tiare : « Le faussaire aurait donc possédé toute une bibliothèque ! » D'autre part, ni les *Antiquités*, ni Weisser ne fournissent des compositions complètes, ni même des ébauches de compositions. Rouchoumowsky soutient, paraît-il, qu'il a tout composé lui-même d'après certains conseils qu'il ne précise pas ; mais cela est inadmissible, à moins qu'il n'ait eu un ou plusieurs conseillers de talent, car les œuvres propres de Rouchoumowsky, comme le sarcophage d'argent avec squelette d'or qu'il a envoyé au Salon, prêtent à des critiques qu'on ne leur a pas ménagées. J'écrivais dans le *Temps* (14 avril) : « Il y a un archéologue éminent derrière Rouchoumowsky, ou R. ne dit pas toute la vérité. » De même M. Héron de Villefosse (*Figaro*, 22 mars 1903) : « Si la tiare est fausse, il a fallu, pour l'élaborer, la complicité d'un archéologue, d'un épigraphiste et d'un orfèvre qui, tous trois, sont des hommes éminents. Ces trois hommes-là sont quelque part... » Le public ne sera éclairé, d'une manière complète et définitive, que le jour où ce trio sera connu. Pour le moment, on ne connaît que le ciseleur Rouchoumowsky ; c'est insuffisant (1).

Salomon REINACH.

(1) *Post-scriptum*. — Depuis que cet article est écrit, j'ai appris d'autres détails ; je les publierai dans le prochain n° de *L'Anthropologie* si, comme je l'espère, l'expertise est terminée d'ici là.

